



NICOLE KRANZ

**Dans
la peau
de ma
mère**

Nicole Kranz

Dans la peau de ma mère

© Nicole Kranz, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6557-4

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*

Maman, tu ne me manques pas, car tu m'as toujours manqué.

*

Ma douce Chloé. Je vais mourir. Bientôt. Il ne me reste pas plus de temps que cela. Un « cela » de quelques mois tout au plus. Il fallait donc que j'écrive. Sans relâche. En cachette. Ni ton père ni ton frère sont au courant.

Je pense avoir tout fait, dit, exécuté. J'ai vécu cette vie, comme elle me l'a été dictée. Une partition de musique que j'ai tenté au mieux de suivre, à la note près. Des pas de danse. Un chemin, jamais droit, parfois incertain. J'ai adoré le parcourir. Crois-moi.

Je n'ai pas été parfaite. Ni en tant que femme ni en tant que mère. Loin d'être unique dans mon cas, je me suis installée dans une norme à laquelle tu n'appartiens pas. Je ne t'incite plus à t'y installer. Ce monde de non-dits, de superflu, n'est décidément pas pour toi. Je souhaitais te conter mon histoire à travers mes mots, mais également à travers ton parcours. Je te laisserai écrire la suite, avec ta propre vision. Après mon adieu. Tu auras droit à un nouveau départ. Sans moi et avec moi, autrement.

Je t'aime mon enfant.

Entre la vie et la mort, il n'y a qu'un pas

Lorsque j'ai rencontré ton père, mon cœur s'est arrêté. Boum ! Le coup de foudre. Il existait à cette époque. Au début des années 60, la plupart des femmes se posaient moins 9uestions, ou peut-être que leurs attentes ne dépassaient pas celle de devenir mère au foyer. D'instinct, elles tombaient amoureuses sur un coup de tête ou un coup de cœur, tandis que l'homme s'éprenant d'une femme, voyait en elle la future mère de ses enfants. Je sais bien qu'aujourd'hui, les codes ont changé, mais dans ces années-là, on s'octroyait le droit de s'aimer dès le premier regard. Quoi qu'on puisse en juger, c'était bel et bien de l'amour.

En tombant amoureuse de ton père, il fallait que je quitte ma terre, le Brésil. L'Europe m'attirait, et cet homme plus encore. J'ai franchi le pas... J'ai quitté ma mère qui passait son temps à jouer au poker ou voir ses amants, mon père installé depuis déjà longtemps en Amazonie qui s'occupait de sa scierie, mes soupirants et mes amis d'enfance. Je démissionnai de mon poste de secrétaire à la Petrobras, la première compagnie pétrolière d'Amérique du Sud, et encaissai le dernier chèque de mon existence. J'allais rejoindre ce brun ténébreux qui se menait une carrière d'impresario de musique à Genève.

En 1964, du haut de mes 23 ans, je m'embarquais donc vers l'inconnu. La Suisse, un pays dont j'ignorais tout et ton père que je venais à peine de rencontrer. Je ferais de mon mieux pour que cet homme soit entièrement comblé et qu'en retour il m'offre la vie de mes rêves. Je ne connaissais rien de lui, à part qu'il aimait la musique classique et le foot. Je n'avais jamais vécu avec un homme avant lui, et je n'avais jamais écouté non plus du Chopin. Je le découvrais lui et son univers, jour après jour. Un baiser après l'autre. Un regard, une main, une attention, puis, ses gueulantes, pour un rien. Jeune femme docile, j'ai tout de suite accepté son tempérament fougueux. Impossible de contester, après tout c'est lui qui travaillait et qui ramenait l'argent. Épouse parfaite, je me pliais aux tâches ménagères, qui m'étaient jusqu'ici totalement inconnues. J'ai grandi à Rio où il était normal, dans mon milieu, d'avoir une gouvernante et une cuisinière. Je n'avais jamais mis la table, fait une lessive ou encore moins mis les pieds dans une cuisine. Je ne savais même pas cuire un œuf, j'ai failli mettre le feu au studio, rue de la Fontaine à Genève. Ça l'avait fait enrager puis rire.

Avec le temps, j'y ai pris goût. Le goût d'aimer, de partager, de penser à

l'autre, de faire plaisir. Je ne me sentais pas soumise, j'avais tout simplement décidé de devenir cette femme-là.

Je n'avais aucune ambition professionnelle. J'avais suivi le chemin de milliers de femmes : être en couple, avoir des enfants, et les voir grandir. Cette image de la femme était certes réductrice. Mais je ne voulais pas reproduire le scénario de mon enfance.

Mes parents s'étaient séparés sans divorcer, lorsque je n'étais qu'une gamine. Ils s'aimaient passionnément, mais ils appréhendaient la vie de façon opposée. Ce schéma chaotique m'avait forcément laissé des séquelles. Un couple, pour moi, c'était pour la vie.

Très vite après leur mariage, mon père partit dans l'immensité de la forêt amazonienne pour bâtir sa fabrique de bois, pendant que ma mère dansait de cocktails mondains en cocktails mondains à Rio de Janeiro. Leur union s'effrita et l'option de nous mettre en internat, ma sœur et moi, fut pour nous une délivrance. Ainsi nous n'assistions pas à leur déchirement. Le pensionnat devint alors ma famille, celle où j'appris des valeurs strictes et sûres. Enfin, celles que les sœurs prétendaient louables. Même si j'étais athée, elles me persuadèrent que Dieu existait. Elles avaient fait du bon boulot ! Je ne t'ai jamais raconté en détail mon séjour à l'internat. J'y avais passé plus de huit ans, enfermée avec des filles, rien que des filles, à prendre des douches en nuisette, faire la file indienne pour aller aux toilettes et dormir les deux mains bien visibles, posées sur le drap. Ma constipation chronique résulte des règlements catho infligés par les bonnes sœurs. Elles avaient bien réussi à me manipuler, car grâce à elles, je ne commis aucun toucher impur. Jamais je ne me suis masturbée. Je ne me suis jamais imaginé la forme de mon vagin ni son odeur. Je n'ai pas pris connaissance de mon intimité, voilà sans doute pourquoi je suis devenue une jolie femme blonde que l'on pourrait qualifier de prude et interdite de tous fantasmes érotiques.

Dans ma fonction de femme parfaite, je mis au monde mon premier enfant en 68. Martin. Mon fils. Le fait d'être entourée de mes deux hommes me comblait entièrement. J'en prenais le plus grand soin. Dès l'aube jusqu'au coucher, je remplissais mon devoir d'épouse et de mère à la perfection. Paco, notre boxer, enchantait nos journées. Un mâle, lui aussi. Pas de femelle dans les parages. Inconsciemment, être aimée par mes hommes était indispensable à ma condition de femme.

Nous n'avions pas beaucoup d'argent, mais vivions dans une maison cossue avec jardin. Finis le petit studio de nos premières années et les casseroles cramées au fond de l'évier. Ton père développait sa carrière. Il était donc normal pour lui d'en faire une priorité et pour moi de le soutenir dans sa passion pour la musique et les artistes. Je me dédiais entièrement à sa vie et j'aimais ça. Je souhaitais que rien ne change. Rien.

*

« Bonjour Madame, j'ai un télégramme pour vous.

— Merci Monsieur. Bonne Journée » dis-je avec mon accent d'étrangère.

Je déchiquetai l'enveloppe. « Nous sommes au regret de vous annoncer le décès de Monsieur Fredrik Klingendorf survenu le 5 juin 1970 à Macapà, Brésil. » J'apprenais en quelques mots la mort de mon père. Mon idole. Le premier homme que j'ai aimé.

Le soleil était radieux. Mon époux parti en voyage d'affaires, j'étais abandonnée à ma douleur. Je ne connaissais pas grand monde à Genève. Je ne parlais pas encore bien le français. Je tentais au mieux de m'installer dans ce pays austère où j'ai eu beaucoup de peine à trouver mes marques. Je l'ai fait par amour. Vivre dans ce petit pays était le prix à payer. Mais ce jour-là, jamais Rio ne m'aura autant manqué. Personne à qui téléphoner, parler, pleurer, crier et avec qui partager mon chagrin. Personne, malgré la présence de Martin, trop petit pour me consoler. Mais lui a vu avec ses yeux d'enfant, sa mère se tordre de souffrance dans le jardin sans pouvoir réprimer ses larmes. Ça, il a vu. Martin a tout vu. Aucune de mes émotions ne lui avaient échappé.

Je n'avais revu mon père que trois fois après le 24 octobre 1964, jour de notre mariage. Il avait fait le déplacement pour l'occasion. Une union en toute intimité dans un hôtel de grand luxe à Genève. Je sais que tu as une photo de notre mariage dans ton appartement. Une photo en noir et blanc. Je portais une robe trapèze, blanche en coton à col rond, ornée d'une broche que mon beau-père m'avait offerte et que je porte encore. La longueur de la robe s'arrêtait juste en dessus du genou, un petit chapeau à la Jackie Kennedy ornait le dessus de ma tête. Ton père, contenance droite, sans le dire, vivait avec fierté son plus beau jour. J'étais et je suis la femme de sa vie. La femme qu'il avait choisie.

Lorsque j'appris la mort de mon père sur un bout de papier, mon cœur explosa en mille morceaux. C'est Martin, ce minuscule bonhomme aux cheveux d'or, qui reçut la nouvelle de plein fouet, le jour même de son anniversaire. Ce 5 juin 1970, je fêtais donc les deux ans de mon fils et pleurais le décès de mon père. La vie rencontrait pour la première fois la mort au sein de notre famille. Le non-dit étouffant ôta brutalement la parole à ton frère. Pas une phrase, pas un mot, rien qu'un phonème incohérent percutant son palais et sa langue. Des notes de musique sans tempo. Ce bégaiement soudain traduisait son choc émotionnel. Je me suis aussitôt cloîtrée dans le déni, refusant de lier au traumatisme de Martin cette funeste nouvelle.

Ni ton père ni mon beau-père qui lui, avait les moyens, ne m'offrirent le billet d'avion pour assister aux obsèques. Je n'ai pas protesté. Je n'ai rien dit. À défaut de devenir bègue comme mon fils, je me murai dans une peine silencieuse et repris mes activités de parfaite femme au foyer.

« Comment ont-ils pu ? Comment ne pas voir ma détresse ? Pas un geste de consolation qui aurait pu alléger cette perte. Même pas toi, mon mari ! À quoi bon avoir traversé l'Atlantique pour vivre cela ! Ce n'est pas juste. » L'esprit en colère, je devais pourtant faire face, la tête haute. Me montrer forte, sans faille.

J'ai sans doute fait l'erreur de répéter ce système qui nous convenait à tous. Nous nous respections dans une immense pudeur, sans esquisser le moindre geste de tendresse. Mon deuil, je l'ai fait seule. Pendant que Martin était à la maternelle et ton père à l'agence, j'apprêtais cette maison où tout était amour. À leur retour, ma bouche dessinait le plus beau sourire, comme si de rien n'était.

Cet événement a donc tissé un lien indestructible entre mon fils et moi, sa mère. Lui, témoin de ma profonde tristesse et moi, me sentant responsable de son précoce bégaiement. Martin et moi serions inconsciemment complices pour le reste de nos jours. J'essayais de le protéger. Je me rendais bien compte qu'une fois à l'école, son handicap lui pèserait. Les enfants entre eux ne sont pas tendres, et les adultes sont peut-être pires. Ton père a eu du mal à accepter l'infirmité de Martin. Ou plutôt, il ne l'a jamais acceptée. C'est un homme fort qui ne tolère aucune fêlure. Voir la faiblesse en l'autre l'insupporte. Les premières années sans toi, ma Chloé, furent empreintes de joie mais aussi de chagrin. J'observais ce petit garçon au visage d'ange. J'avais déjà la peur au

ventre qu'on lui fasse du mal. Souffrait-il de ne pouvoir exprimer ce qu'il ressentait au plus profond ? Les dégâts étaient donc faits. Cela semblait irréversible. Je ne pouvais y remédier. Je n'y arrivais pas. Il était trop tard.

Ton père et moi, nous venions de milieux où la communication était saccadée. Communiquer ne signifie pas forcément exprimer des émotions. Nos conversations effleuraient la surface, sans jamais aborder le fond. Le fond avait trop souffert pour être exposé. Ton père venait d'une lignée de juifs ashkénazes ayant fui la Tchécoslovaquie durant le nazisme. Il n'en parlait pas. Son propre père lui avait appris à prendre ses marques sur sa nouvelle terre, le Brésil, sans émettre un mot à ce sujet, et de préférence, en cachant sa judéité. Mon beau-père avait accepté ma laïcité, sans exiger ma conversion. Mais à force d'avoir côtoyé cette famille ancrée dans une histoire mondialement connue, j'ai fini par me sentir moi-même un peu juive. La mort de mon père et le bégaiement de Martin s'ajoutaient désormais aux sujets interdits.

Je m'en voulais de n'avoir pas plus d'enfants. Une grande fratrie pour que chaque enfant puisse compter sur l'autre. Un c'était trop peu. C'était l'isoler dans son monde et m'empêcher d'évoluer dans le mien. Deux, je trouvais cela risqué. On ne peut préjuger de l'entente entre un frère et une sœur. Comme avec ma sœur, Katarina et moi. Inséparables enfants, devenues les pires ennemies adultes. Alors, non, je ne souhaitais pas cela pour Martin. Peut-être que ta venue saurait adoucir le mal silencieux qui s'installait peu à peu dans notre famille dysfonctionnelle.

Avant ton arrivée, j'ai perdu deux enfants. Deux à l'état embryonnaire, de sexes inconnus. J'en ai pleuré des nuits entières, enfermée dans la salle de bain pour que ton père ne s'en aperçoive pas. De nouveau, vouée au silence.

Par miracle, tu n'avais pas rejoint les morts prématurés. Tu as tenu bon, jusqu'au bout. Enceinte de toi, je ne me suis jamais sentie aussi désirable. Les gens m'arrêtaient dans la rue.

« Comme vous êtes belle ! Vous en êtes à combien de mois ?

— Huit mois.

— C'est incroyable, on dirait que vous en êtes qu'au cinquième ! Félicitations. »

J'aimais que l'on me complimente. J'étais gaie le reste de la journée, moi avec